

Yves Igot

Monsieur et Madame Curie

Monsieur et madame curie

Monsieur et Madame
CURIE

DOCUMENT

 **Didier**



... Son visage régulier, allongé par une barbe noire et raide, était animé d'un incomparable regard.

Librairie Marcel Didier, Paris, 1959.

Printed in France

ISBN

I

LA RENCONTRE

Quand Marie pénétra dans la pièce, son ami, le professeur Kowalski, vint à elle, les bras grands ouverts.

Le professeur, arrivant de Pologne, n'est de passage à Paris que pour quelques semaines. Il habite une modeste pension de famille, avec sa femme.

Il a organisé cette petite soirée afin de mettre en rapport sa jeune compatriote*, Marie Sklodowska, encore étudiante, avec un savant qu'il estime être de grande valeur, Pierre Curie.

Marie travaillait alors à une étude sur diverses propriétés de certains aciers. Elle avait commencé ses recherches dans le laboratoire* d'un de ses professeurs, mais ses expériences auraient nécessité des locaux plus vastes et des installations* plus compliquées.

Elle avait fait part de ses soucis au professeur Kowalski. Celui-ci, après quelques instants de réflexion, lui avait dit :

— Ma chère Marie, j'ai une idée. Je connais

un savant qui travaille actuellement à l'Ecole de Physique. Peut-être a-t-il un local à mettre à ta disposition. En tout cas, il pourra t'être de bon conseil. Je vais l'inviter à venir prendre le thé demain soir, après dîner. Tu pourras t'entretenir avec lui de tous tes problèmes.

La soirée d'avril était douce. Pierre Curie, arrivé le premier, était accoudé au balcon de la porte-fenêtre. Il paraissait encore très jeune, bien qu'il eût déjà trente-cinq ans. Dès qu'elle fut entrée, Marie sentit se poser sur elle le regard clair et profond du savant. Dans l'ombre de la nuit tombante, elle sentit qu'il lui souriait avec douceur.

A son tour, elle le regarda. Il lui parut grand malgré une légère tendance* à l'abandon*. Ses vêtements, un peu démodés*, flottaient autour de son corps. Cependant, il les portait avec une élégance naturelle.

Il s'approcha d'elle, lui tendit une main longue et fine. Son visage régulier, allongé par une barbe noire et raide, était animé d'un incomparable* regard.

Marie fut immédiatement mise en confiance par cet homme dont la parole, lente, à la fois grave et jeune, révélait une intelligence supérieure.

La conversation, d'abord générale, devint vite amicale. Après les présentations*, le professeur Kowalski et sa femme laissèrent

Marie expliquer ses difficultés. Pierre lui répondait avec bonté. Puis, à son tour, il se laissa aller à lui parler de ses projets. Pierre était sensible à la grâce de la jeune fille. Sa curiosité de savant était peu à peu mise en éveil par cette étudiante :

— Ainsi, vous êtes Polonaise?... Vous êtes venue de Varsovie pour suivre des cours à la Sorbonne*?... Vous êtes déjà licenciée* de physique et vous voulez passer dans quelques mois votre licence de mathématiques*?...

Pierre fixait les yeux graves, couleur gris de cendre, de la jeune fille, ses cheveux blonds indisciplinés*, son front large, sa bouche volontaire.

« Comme c'est étrange, pensait le physicien, de parler de ses propres travaux à une femme, et de se faire comprendre d'elle... »

Il était heureux que les termes techniques qu'il employait soient connus de son interlocutrice*.

A un certain moment, Marie porta à ses lèvres la tasse de thé qu'elle tenait entre ses doigts. Pierre vit les mains de l'étudiante déjà brûlées par les acides* du laboratoire. Il remarqua la robe modeste et sans coquetterie. Il en fut ému.

Dans la pièce, un silence tomba, presque total. On entendait seulement le tremblement des cuillers contre le bord des tasses. Et sans

MONSIEUR ET MADAME CURIE

qu'il parût se rendre compte de ce qu'il disait, Pierre Curie demanda :

— Vous allez demeurer en France, maintenant? Et pour longtemps? Pour toujours?...

Marie Sklodowska ne répondit pas immédiatement, comme si, soudain, elle hésitait à prendre une décision :

— Les Polonais n'ont pas le droit d'abandonner leur pays. Je retournerai à Varsovie après mes examens. Plus tard, je serai professeur en Pologne. Qui sait si j'aurai jamais les moyens de revenir à Paris, l'automne prochain, pour achever complètement mes études?

L'entretien prit alors un autre tour. Les Kowalski qui, jusqu'à présent, s'étaient tenus sur la réserve, parlèrent de leur pays, subissant l'oppression* de la Russie des Tsars*.

Bien que Pierre fût légèrement mécontent de s'apercevoir que la jeune fille faisait passer ses devoirs de patriote* avant son propre avenir, il ne put qu'admettre ses idées sociales et humanitaires* qu'au fond de lui-même il partageait entièrement.

Enfin, au moment de la quitter, assez maladroitement, à la façon des timides*, il exprima le désir de la revoir.

Dans la nuit, Pierre regagna sa demeure. Il pensait à cette jeune fille étrangère, pauvre, qui lui paraissait curieusement par-

MONSIEUR ET MADAME CURIE

tagée entre sa passion scientifique et son attachement* à sa patrie.

Arrivé chez lui, il ouvrit les pages jaunies du journal où il notait depuis des années ses impressions personnelles, souvent teintées* de mélancolie*. Il lut en souriant ces mots qu'il avait écrits jadis et qu'il eut presque envie de barrer ce soir :

« La femme, bien plus que nous, aime la vie pour vivre : les femmes de génie sont rares... »

En ce printemps 1894, Pierre Curie passe ses journées à l'Ecole de Physique et Chimie, ne regagnant que le soir la campagne où il habite avec ses parents.

Il se trouvait heureux, au milieu de ses élèves dont il avait su, par la simplicité* de ses manières, conquérir l'estime et l'amitié. Il se laissait volontiers entraîner à causer avec eux de questions scientifiques. Un jour, attardé avec quelques élèves au laboratoire, il trouva la porte fermée lorsqu'il voulut partir. Et tous, maître et élèves, durent descendre du premier étage le long d'un tuyau voisin de la fenêtre.

Son père était un homme de haute taille dont les beaux yeux bleus annonçaient la bonté et l'intelligence. Bien qu'il ait eu un

MONSIEUR ET MADAME CURIE

goût très vif pour la recherche scientifique, il avait dû, en raison des nécessités de la vie, exercer la profession de médecin. Il soignait les jeunes enfants. Mais sa situation resta toujours modeste.

Son intérêt très vif pour les sciences naturelles lui avait donné la passion des excursions. Il avait l'habitude d'aller à la recherche des plantes et des animaux, et naturellement, il avait un grand amour pour la nature et pour toutes les choses de la campagne.

La mère de Pierre était la fille d'industriels qui avaient été ruinés à la suite des désordres apportés dans les affaires par la Révolution de 1848.

Petite, vive de caractère, toujours active et gaie, elle avait accepté, avec bonne humeur et dévouement, la gêne* relative et une vie difficile. Elle avait su rendre accueillante* leur simple demeure et joyeux l'air qu'on y respirait.

Le docteur Curie et sa famille menaient une existence paisible. Lorsque Pierre naquit, le 15 mai 1859, ses parents occupaient un appartement dans une maison face au Jardin des Plantes*. Tout enfant, il avait connu le climat pénible de la guerre de 1870. Il avait aidé son père et son frère Jacques, de trois ans son aîné, à ramener les blessés d'une barricade* voisine de leur maison, à

MONSIEUR ET MADAME CURIE

l'infirmierie que son père avait établie près de là.

Jacques et Pierre passèrent toute leur enfance au sein de leur famille, sans connaître l'école ni le lycée. Leur instruction première leur fut donnée par leurs parents. Il faut dire que Pierre avait l'esprit trop indépendant pour se plier aux exigences des horaires* et des programmes d'études. Le docteur entreprit donc une éducation plus libre favorisant* chez ses enfants leur goût pour la recherche et pour les sciences.

Les deux frères grandirent ensemble en toute liberté, développant leur sens de l'observation au cours de leurs longues promenades à travers la campagne. Pierre, dès l'âge de onze ans, savait déjà ce qu'on peut découvrir, en quelque saison que ce soit, comme plantes et comme animaux, dans les forêts, dans les prairies, au fond des ruisseaux ou au bord des marais. Il aimait également ramener de ses longues promenades de grosses gerbes de fleurs sauvages.

En lisant au hasard les ouvrages de la bibliothèque familiale, il apprit l'histoire et la littérature. Son père lui enseigna rapidement les mathématiques pour lesquelles il montrait de grandes dispositions.

Ses progrès furent tels qu'à seize ans il passa avec succès ses examens du baccalauréat*, et à dix-huit, ceux de la licence.

MONSIEUR ET MADAME CURIE

A dix-neuf ans, en raison de la situation de fortune de la famille, il dut accepter un emploi dans un laboratoire et il ne put donc continuer à poursuivre librement ses études.

Pierre et Jacques s'aimaient beaucoup et vivaient ensemble. Non seulement ils fréquentaient les mêmes laboratoires, mais ils partageaient avec leurs amis communs, les mêmes loisirs*. Pendant les vacances, ils partaient faire de grandes promenades le long de la Seine et comme ils étaient tous deux d'excellents nageurs, ils prenaient plaisir, les soirs d'été, à se baigner et à plonger dans les rivières.

A l'âge où les futurs savants sont encore sur les bancs des universités, Pierre et Jacques étaient déjà engagés dans des travaux de recherches. Tous deux avaient découvert un phénomène* nouveau, la « Piézoélectricité »*. Ils créèrent ensuite un appareil servant à mesurer de très faibles courants électriques ou de très petites quantités d'électricité. Cet appareil devait rendre plus tard de grands services dans les études sur la radioélectricité. Le principe en est encore utilisé pour la recherche des obstacles sous-marins et pour l'exploration* des profondeurs marines.

Mais en 1883, les deux frères durent se quitter. Jacques avait obtenu un emploi dans

le Midi de la France. Pierre fut nommé à l'Ecole de Physique où il exerçait encore en 1894. Bien que séparés, ils n'en continuèrent pas moins à être liés par l'amitié et la confiance. Pendant leurs vacances, ils entreprenaient de longues marches à travers la campagne sans s'occuper le matin où ils coucheraient le soir.

« Nous en étions arrivés à avoir sur toutes choses les mêmes opinions; à ce point que, pensant de même, il ne nous était plus nécessaire de parler pour nous comprendre », écrivait plus tard Pierre, se rappelant cette période de sa vie.

Seul à Paris, Pierre n'en continua pas moins ses travaux. En 1884 et 1885, il exposa un principe, appelé « Principe de Symétrie* » qui devait transformer l'étude des phénomènes physiques et devenir une des bases* de la science moderne. Il inventa également et construisit une balance de laboratoire qui porte son nom.

Un peu plus tard, en 1891, il commença une longue série d'études sur les propriétés magnétiques* des corps, à diverses températures. Ces travaux aboutirent à une grande loi de Physique dite « Loi de Curie ».

Pourtant Pierre, que les savants du monde entier commençaient à connaître, vivait modestement. Il se contentait de son salaire de trois cents francs par mois, salaire qui

MONSIEUR ET MADAME CURIE

pouvait être alors comparé à celui que touchait un bon ouvrier.

Mais son caractère indépendant l'empêchait de faire les démarches* qui auraient pu améliorer sa situation.

Ce jeune maître, timide* et réservé, était, devant la vie, aussi désarmé* que devant l'amour...

LES CHEMINS DE L'AMITIE

Pierre dut attendre quelques jours avant de revoir Marie Sklodowska. Il décida d'aller la retrouver dans le laboratoire où elle travaillait. Il avait pris pour prétexte de venir lui offrir un petit ouvrage sur ses travaux qu'il venait de publier. Penchée sur ses appareils, serrée dans sa blouse, il la trouva plus jolie encore.

Il obtint, en échange* de son cadeau, qu'elle acceptât qu'il lui rendît visite, dans la chambre qu'elle occupait, au sixième étage d'une vieille maison du quartier des Ecoles, rue des Feuillantines.

Ce ne fut pas sans émotion que Pierre pénétra pour la première fois dans la petite pièce qu'occupait Marie. Le local était garni par tous les objets qu'elle possédait : un lit pliant en fer, une table en bois blanc, une chaise de cuisine, une cuvette, une lampe à pétrole, un petit réchaud sur lequel elle faisait, selon l'habitude polonaise, bouillir le thé quand on venait la voir. Sa malle servait d'armoire, de



Il obtint qu'elle acceptât qu'il lui rendît visite, dans la chambre qu'elle occupait, au sixième étage d'une vieille maison, rue des Feuillantines.